

contredit *l'Ingenio*, qui est pour les habitants de cette ville, ce que St. Cloud et Asnières sont pour les parisiens. Si *l'Ingenio* se trouvait à proximité d'une ville d'Europe ou des Etats-Unis, il y a longtemps qu'un *empresario* habile en aurait fait un Baden-Baden ou un Saratoga exceptionnellement beau, car il est difficile de rencontrer, sur le vieux ou sur le nouveau continent, un site plus complètement pittoresque, et qui se prête d'avantage à la villégiature de tous ceux qui savent apprécier les merveilles et les prodigalités de la nature.

Au pied du *Cerro de la Cruz*, et près d'un des côtés de l'église qui porte le même nom, on voit jaillir d'une grotte profonde une source abondante dont les eaux, avant de former la petite rivière de *l'Ingenio*, se déposent dans un bassin naturel entouré de fleurs et d'arbustes si régulièrement ordonnés que l'on croirait qu'un disciple de Le Nôtre a surveillé leur plantation.

Après avoir parcouru les champs fertiles et les prairies toujours vertes qui entourent Orizaba, la rivière de *l'Ingenio* se jette dans le Rio Blanco qui, poursuivant sa course à travers la partie nord de la vallée, vient alimenter la fabrique de Cocolapam, et former à 3 kilomètres de là les admirables cascades de *San Antonio* et du *Rincon Grande*, qui rivalisent avec les plus pittoresques et les plus célèbres de la Suisse rhénane.

Il est une autre cascade, ou pour mieux dire, une série de cascades produites par le *Rio Blanco* et qui sont connues sous le nom de *Cascada de Tuxpango*. Située à 10 kilomètres d'Orizaba, on s'y rend facilement à cheval ou en voiture, et quoique le chemin ne soit pas des plus faciles, nul ne regrette la fatigue de la route, dédommagé qu'il est par la vue d'un des plus beaux spectacles que puisse présenter la nature.

Outre sa campagne privilégiée et ses chûtes d'eau pittoresques, on trouve dans la vallée d'Orizaba, et à une courte distance de la ville, deux grottes aussi vastes que profondes, formées de merveilleuses stalactites. Ces grottes, qui ont été jusqu'à présent très-peu explorées, se nomment *Petlacale* et *Amacinga*.

La beauté du ciel d'Orizaba, ainsi que la fertilité des terrains qui entourent la ville, font de cette contrée une des plus propres à la colonisation. Le tabac, le café, la canne à sucre, le mûrier, qui y croissent admirablement, offrent au colon laborieux les moyens d'arriver promptement, sinon à la fortune, tout au moins au bien-être.

D'ORIZABA A LA BARRANCA DE L'INFIERNILLO.

En sortant d'Orizaba, la voie ferrée décrit une grande courbe, traverse le ravissant petit village de *l'Ingenio*, arrive à Santa Cruz et pénètre dans la vallée de l'Encinal. Le train n'a pas plus tôt franchi à niveau la chaussée de Mexico à Veracruz, pour entrer dans la vallée de l'Encinal, qu'un changement s'effectue dans le paysage.

Ce n'est plus cette végétation exubérante qui distingue tout le parcours depuis l'Atoyac jusqu'à Orizaba; mais une nature toujours riche, quoique plus sévère et plus froide, qui est l'indice des grandes convulsions que le globe eut jadis à subir.

A peu-près au milieu de la vallée de l'Encinal, on remarque l'hacienda qui porte le même nom, qu'entoure un jardin planté de palmiers et que parfument les fleurs des oranges et des jasmins d'Espagne. Cette *hacienda* a pour les mexicains un souvenir historique; c'est là en effet que Mr. José Joaquin Pesado, poète distingué du Parnasse Mexicain, écrivit ses compositions les plus inspirées.

La pl. XVI donne une idée exacte du paysage qu'offrent la vallée de l'Encinal et les montagnes qui forment son horizon. A droite s'élève le *Cerro del Colio*, à gauche les pentes abruptes du *Xochio* et du *Rincon de las Doncellas*, ainsi nommé parce qu'à l'époque de la guerre de l'indépendance, et pour se mettre à l'abri des violences que commettaient les troupes espagnoles, un grand nombre de femmes et de jeunes filles y cherchèrent un refuge. Un peu plus loin au fond, et comme perdues dans la pénombre, on distingue les rampes énormes de *l'Infiernillo*, le tracé de la ligne, avec ses tunnels et viaducs hardis, puis enfin les gorges géantes qui font communiquer entre elles les vallées de l'Encinal et de Maltrata.

Presqu'aussitôt après avoir dépassé l'hacienda de l'Encinal, la voie commence à monter une rampe de 7 pour cent qui la conduit jusqu' à l'entrée de cette gorge effrayante, si bien nommée par les gens du pays *l'Infiernillo* (l'enfer). La pl. N° XVII rend aussi fidèlement que possible l'aspect de ce sauvagement défilé, emprisonné entre deux montagnes élevées et tellement rapprochées l'une de l'autre, que la lumière pénètre à peine au fond de cet horrible précipice, où l'eau noirâtre d'un torrent, que des blocs de rochers cyclopéens arrêtent à chaque instant dans sa course, gronde et bondit avec un bruit sinistre. Partout se dressent des amas de rochers calcinés qui surplombent menaçants au-dessus de la voie, et semblent vouloir ensevelir le train sous leur masse énorme. La poitrine s'op-

prime en traversant cette gorge lugubre, où règne un silence qu'interrompt seulement le cri plaintif d'un oiseau égaré dans ce sombre parage, ou bien le bruit d'un bloc de basalte détaché de la montagne, qui roulant avec un bruit sourd, va s'engloutir à la fin dans les eaux du torrent qui en écume de rage.

Heureusement cette traversée est courte, et l'agréable paysage qui vient ensuite vous dédommage amplement de la pénible impression que l'on a ressentie. La section de route, qui suit immédiatement l'Infiernillo, se nomme *la Joya* (le bijou) et jamais nom ne fut mieux mérité.

Après la nuit, le jour; après l'horrible, le beau; après *l'Infiernillo*, *la Joya*. La gorge obscure est devenue une large tranchée qu'inonde la lumière, le précipice s'est fait vallée et le torrent sauvage s'est transformé en un ruisseau paisible. Au lieu d'un sol aride, brûlé par la lave, c'est un terrain fertile et verdoyant qui égaie votre regard; les oiseaux gazouillent dans les arbres, et au-dessous de vous, au fond de la vallée, au bord du ruisseau, s'élèvent, d'entre les pins et les cèdres altiers, les toits inclinés des maisons d'un petit village que l'on dirait transporté des bords du lac Léman. Il en est peu, croyons nous, qui en voyant passer rapide ce tableau de paysage si beau et si calme à la fois, n'aient pensé qu'il doit être bon d'y vivre tranquille loin des bruits et des passions qui agitent les hommes.

Les œuvres d'art abondent dans cette double traversée de l'Infiernillo et de la Joya. Ponts, viaducs, tunnels, murs de soutènements énormes, tranchées profondes, remblais élevés; la science de l'ingénieur a dû se multiplier afin de vaincre les obstacles sans nombre que la nature opposait à l'établissement d'un railway dans ces parages.

VALLÉE ET CUMBRES DE MALTRATA.

Dix minutes après avoir passé la Joya, le train *stope* en face de la station de Maltrata, située à 152 kilomètres de Veracruz et à 1692 mètres au-dessus du niveau de la mer, (voyez la pl. N° XVIII.) Ce qui vous frappe tout d'abord dans cette vallée encaissée, au milieu des hautes montagnes qui constituent la cordillère, c'est le calme qui y règne, et cette transparence de l'atmosphère, dont nous avons déjà parlé, et qui permet de distinguer à une très grande distance les moindres détails du paysage.

Quand, debout sur le quai de la station, on contemple cette muraille imposante que

forment les hautes montagnes qui circonscrivent la vallée de Maltrata, on a peine à concevoir comment le train pourra franchir cet obstacle géant que la nature a créé.

C'est de Maltrata que le voyageur peut admirer plus aisément la cime audacieuse du Citlaltepétl (Pic d'Orizaba), qui s'élève à 5295 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Citlaltepétl veut dire, dans l'ancien langage mexicain, étoile brillante, et jamais nom ne fut mieux appliqué. Quand à 30 milles en mer, avant d'aborder les côtes, le navigateur aperçoit, perdue dans les nuages, la cime neigeuse du Citlaltepétl, elle lui apparaît à la façon d'un astre brillant dans l'infini. Considéré depuis Maltrata, le Pic d'Orizaba, avec sa crête glacée et la neige qui recouvre ses flancs, comme un manteau d'hermine, acquiert aux reflets de la lumière qui le teinte en rose, et fait scintiller ces glaciers, l'apparence d'une gigantesque étoile se détachant sur la masse sombre des montagnes qui l'entourent.

De Maltrata à la station de Boca del Monte, située au sommet de la cordillère, on ne compte en ligne droite que 8 mille mètres, mais le développement de la voie ferrée dépasse 20 kilomètres, ce qui s'explique par toutes les courbes et les détours qu'on a été obligé de faire, afin de rendre possible cette audacieuse ascension.

Pendant toute la durée du trajet, les rampes ne sont jamais au-dessous de 4 pour cent, et les courbes atteignent parfois un rayon de 150 mètres à peine; sans les puissantes machines Fairly, qui ne sont qu'une modification de la locomotive Pétiet, l'ascension des Cumbres n'aurait pu se réaliser par les moyens de traction ordinaires.

Ni la traversée des Alleghanys aux Etats-Unis, ni celle des Pyrénées entre Handaye et Irun, ni le passage du Somering en Autriche, ne peuvent être comparés à cette audacieuse ascension de la cordillère des Andes; seule, la traversée des montagnes rocheuses, sur le *Central Pacific*, peut rivaliser avec cette œuvre gigantesque.

Le lecteur comprendra combien les points de vue admirables, et les sites pittoresques ou sauvages abondent dans ce trajet qui ne dure pas moins de deux heures. Les accidents du terrain y sont tellement multipliés, que le paysage varie à chaque instant, et on n'a pas plus tôt admiré une gorge profonde, qu'une courbe rapide vous met en face d'un talus à pic. A la sortie de chaque tunnel, au passage de chaque viaduc, un nouveau panorama se développe à vos yeux, tantôt ce sont les champs qui, divisant la vallée de Maltrata, s'offrent à vos regards à la façon des casiers d'un vaste damier; tantôt ce sont de hautes montagnes couvertes de forêts séculaires qui se dressent imposantes en face de vous; ici un précipice béant et dont on distingue à peine le fond, là un entassement de rochers granitiques, au milieu desquels la mine a ouvert un passage au train qui vous emporte. Partout une surprise et toujours une admiration nouvelle.

La Pl. N° XIX représente le tracé de la ligne dans les Cumbres, près du point

nommé la *Bota*. C'est de cet endroit du chemin, un des plus pittoresques, qu'on peut le mieux se rendre compte du développement général du tracé, quand les nuages le permettent. Il n'est pas rare en effet que tout ce voyage de Maltrata à Boca del Monte, ne s'effectue au milieu d'un brouillard tellement épais, qu'il est impossible de distinguer un objet à dix mètres de distance.

Un des plus beaux spectacles que l'on puisse voir, est assurément celui qui s'offre aux regards du voyageur, quand le soleil vient, avec ses rayons brillants, dissiper les nuages qui enveloppaient toute cette merveilleuse nature. On voit alors les sombres nuées s'éclaircir peu à peu, devenir presque diaphanes et puis s'évaporer en légère fumée ou en flocons neigeux. La vallée qu'on n'apercevait même pas quelques minutes auparavant, se dessine alors rayonnante et humide, avec des teintes de nacre qui défilent la palette d'un *Salvator Rosa* ou d'un *Isabey*.

La planche N^o XXI représente la vue de la vallée de Maltrata, considérée depuis les hauteurs de Boca del Monte. Dans des proportions presque microscopiques, et tels qu'ils apparaissent en réalité de la hauteur où on les contemple, on distingue les champs cultivés, les prairies vertes, les jardins plantés d'arbres, les petites maisons champêtres du village et le clocher rustique de l'église paroissiale. Rien n'est plus gracieux que cette vallée vue de la sorte, et que l'on croirait contempler par le gros bout d'une lorgnette.

Comme on se le figure aisément, les œuvres d'art ne sauraient manquer dans une traversée aussi accidentée que celle de Maltrata à Boca del Monte.

Sans parler des mouvements de terre énormes qu'a nécessités l'établissement de la voie, nous dirons en résumé que dans ce parcours de 20 kilomètres, on compte 4 ponts en fer. Le plus remarquable est celui qui porte le nom de l'ingénieur Wimer (planche XX), construit au-dessus d'un précipice profond. Sa longueur est de 85 mètres sur 40 de hauteur. Du haut de ce pont on jouit d'un point de vue magnifique; les sapins parfumés, les pins élevés donnent à cette nature silvestre un cachet tout particulier, et le souffle de la brise qui se joue en grondant à travers les arbres, uni au bruit d'un torrent qui roule sur le flanc de la montagne, ajoute encore à la sauvage poésie de ce paysage, où les œuvres sublimes du créateur et les conceptions audacieuses du génie humain s'unissent en un tout harmonieux.

De Maltrata à Boca del Monte, il n'existe pas moins de 6 tunnels; le plus long a environ 129 mètres, et est construit en courbe.

Comme on le voit, la traversée des Cumbres de Maltrata est sans contredit une des plus hardies que relate l'histoire de la construction des chemins de fer. Ce tracé, où les difficultés abondent, suffit pour assurer éternellement la gloire de son auteur Mr. Talcott, ingénieur américain.

DE BOCA DEL MONTE A PUEBLA ET A MEXICO.

La station de Boca del Monte, qui se trouve à 172 kilomètres de Veracruz, est située à une altitude de 2,415 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Dès que le train se met en mouvement, on peut observer le changement, aussi brusque que radical, qui s'opère dans le paysage. L'impression est d'autant plus vive que les riantes images de la terre chaude, avec sa fertilité prodigieuse, ses forêts vierges, ses cascades écumantes et son ciel de feu, sont imprimées vives dans votre imagination. Maintenant, rien de tout cela: un ciel nuageux, des forêts sombres, ou bien des collines dénudées, des plaines sablonneuses, un air froid, tel est l'aspect de la campagne qui entoure Boca del Monte.

A mesure que l'on s'éloigne de cette station de Boca del Monte, qu'enveloppe presque toujours un épais brouillard, la nature devient de plus en plus pauvre, les forêts disparaissent, et les montagnes que l'on aperçoit encore, arides et déchirées par les eaux, ajoutent à la monotonie du parcours.

Il y a cependant, dans l'aspect général de ces plaines, une sauvage poésie qui vous émeut. L'observateur voit clairement écrite sur ce sol tourmenté, l'histoire des convulsions qui jadis agitèrent notre globe, et le simple touriste, qu'intéressent seulement les effets sans remonter aux causes, peut encore remarquer la diaphanéité de l'atmosphère, les effets de mirage qui se produisent souvent dans ces prairies, et les formes étranges des plantes et des arbustes qui y croissent.

La station de San Andrés se trouve à 203 kilomètres de Veracruz, et à 2,430 mètres au-dessus du niveau de la mer. La ville de San Andrés, chef-lieu d'un district de l'Etat de Puebla, se trouve à 7 kilomètres de la station, et y est reliée par un service d'omnibus.

Après un trajet de 20 kilomètres, on arrive à la Rinconada, station distante de Veracruz, de 223 kilomètres, et à 2,357 mètres d'altitude. A 5 kilomètres de la Rinconada, se trouve le village de *San Salvador el Seco*, renommé pour l'excellence et la beauté des fruits qu'on y récolte.

De la Rinconada on arrive à San Marcos, station de troisième ordre et sans grande importance.

Côtoyant presque la base de la Malintzin, et franchissant plusieurs ravins profonds, on rencontre la station de Huamantla.